

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura
Band: 15 (1944)
Heft: 4

Artikel: A l'origine du tourisme et de l'industrie dans le Jura [à suivre]
Autor: Rebetez, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vaincre l'adversité des temps présents, encore lui faut-il, pour remplir pleinement cette mission, pouvoir compter sur un grand concours de population. C'est le vœu que nous formons.

FOIRE SUISSE D'ÉCHANTILLONS.

A L'ORIGINE DU TOURISME ET DE L'INDUSTRIE DANS LE JURA

INTRODUCTION

Dans quelques jours s'ouvriront à Bâle les portes de la Foire suisse d'échantillons. Quelque 300,000 visiteurs auront la possibilité de connaître les produits d'une quarantaine de maisons jurassiennes et de 30 industries biennoises. Bien des personnes, de celles qui sauront voir, s'étonneront alors de la variété de production de nos ateliers et usines. Le modeste Jura bernois, aux activités et aux aspects si divers, apparaîtra alors plus vivant à ceux qui le connaissent bien, et réellement intéressant à ceux qui ne le connaissent point.

La Foire suisse d'échantillons prochainement, puis la splendeur des jours d'été et d'automne, les fêtes du 500^e anniversaire de la bataille de St-Jacques (1444), créeront le long de la Birse, au cours de la présente année, un va-et-vient intense. L'amont, nos villages et nos sommets, et l'aval, la ville du Rhin, recevront tour à tour, et comme en guise de réciprocité, des visiteurs et des touristes que nous essayerons, par l'exposé qui suit, d'intéresser aux paysages qui défileront sous leurs yeux, et à l'activité des hommes qui habitent en ces lieux. Notre étude sera comme la préparation au voyage et nous désirerions qu'elle en donnât le goût.

Nous parlerons donc aussi bien aux excursionnistes qu'aux voyageurs qu'un intérêt commercial pousse à se déplacer. Aux premiers nous dirons : La vie touristique internationale s'est éteinte. Nous nous sommes repliés sur nous-mêmes. Les Guides bleus et les Grieben's Reisebücher ont trouvé une place sur les rayons les plus inaccessibles de notre bibliothèque. Si nous avons détourné les yeux de leurs suggestives descriptions, nous n'avons pu faire taire en nous l'attrait des beaux départs. Nous résolûmes de chercher dans la lecture les émotions que donnent les voyages. Ce fut une révélation : nous n'avions pas su voir. C'est ce que nous enseignèrent ceux qui, avant nous, passèrent dans le Jura. Ils l'ont jugé digne d'éloge et ont laissé leurs impressions par écrit.

A leur époque, les voies de communication laissaient au voyageur qui se déplaçait au pas de sa monture, au trot des chevaux de sa voiture, le temps de s'émouvoir, de s'arrêter, de s'extasier. Nous avons cueilli ces fleurons décernés aux sites de chez nous et nous avons essayé d'en faire un bouquet. Vous le trouverez dans les pages qui suivent.

Aujourd'hui, la route a presque retrouvé la tranquillité idyllique d'autrefois. Mais cette quiétude est menacée. Dès que se produira l'évolution tant attendue de la situation actuelle, la tranquillité fera place à l'agitation générale que les fabricants d'automobiles voient naturellement comme un idéal.

Sachons profiter des heures que nous vivons. Un pays est là sous nos yeux. Nous n'avons guère su apprécier la richesse des variations qu'il présente parce que l'ambiance souhaitable nous manquait, mais aussi notre éducation de vrai touriste.

Nous avons choisi, pour notre réadaptation, ce que dirent les voyageurs qui eurent le bonheur de vivre à une époque où le temps de voir ne faisait pas défaut. Quant à l'itinéraire, nous nous sommes limités à ce qui, pour eux, représentait « la plus belle entrée de la Suisse », ce trajet de Bâle à Biemme qui fit l'objet de tant de descriptions. Quittant les bords du Rhin, nous arriverons aux rives du lac en passant par le cœur du Jura.

Nous ajouterons, pour tous ceux qui s'intéressent à Bâle et au Jura industriel que, pour bien comprendre le présent et apprécier ce qui fut fait pour arriver au stade de développement culturel et économique actuel, il faut retourner dans le passé, prendre contact avec une époque donnée et la comparer à la nôtre. Des voyageurs, des économistes nous ont laissé, pour le faire avec assez de précision, des récits, des statistiques, des jugements nombreux.

Les contrastes suggèrent des réflexions, nous révèlent des valeurs qui ne nous avaient jamais frappés et mettent en évidence quantité de détails qui font le charme du sujet que nous désirons connaître.

Nous avons choisi la seconde moitié du XVIII^e siècle pour établir notre comparaison.

En nous reportant quelque 150 ans en arrière, nous nous trouverons à l'époque intéressante où l'industrie prenait réellement pied dans quelques-unes de nos vallées. Les Jurassiens s'engageaient dans une activité économique toute nouvelle. Tandis que les uns cherchaient leur voie, les autres tentaient, par l'innovation des procédés, d'augmenter le revenu de la culture des terres. C'était le temps aussi où le trafic naissait grâce aux grand'routes récemment ouvertes.

A cette date, notre pays sortit de l'isolement qu'il avait connu pendant des siècles. Après quoi, il ne fut pas mieux servi que d'autres. Seulement, il sut s'adapter, perfectionner sa production, suivre l'évolution technique et permettre ainsi à sa population de passer de 59.000 habitants vers 1780, à 112.000 en 1942.

Bâle

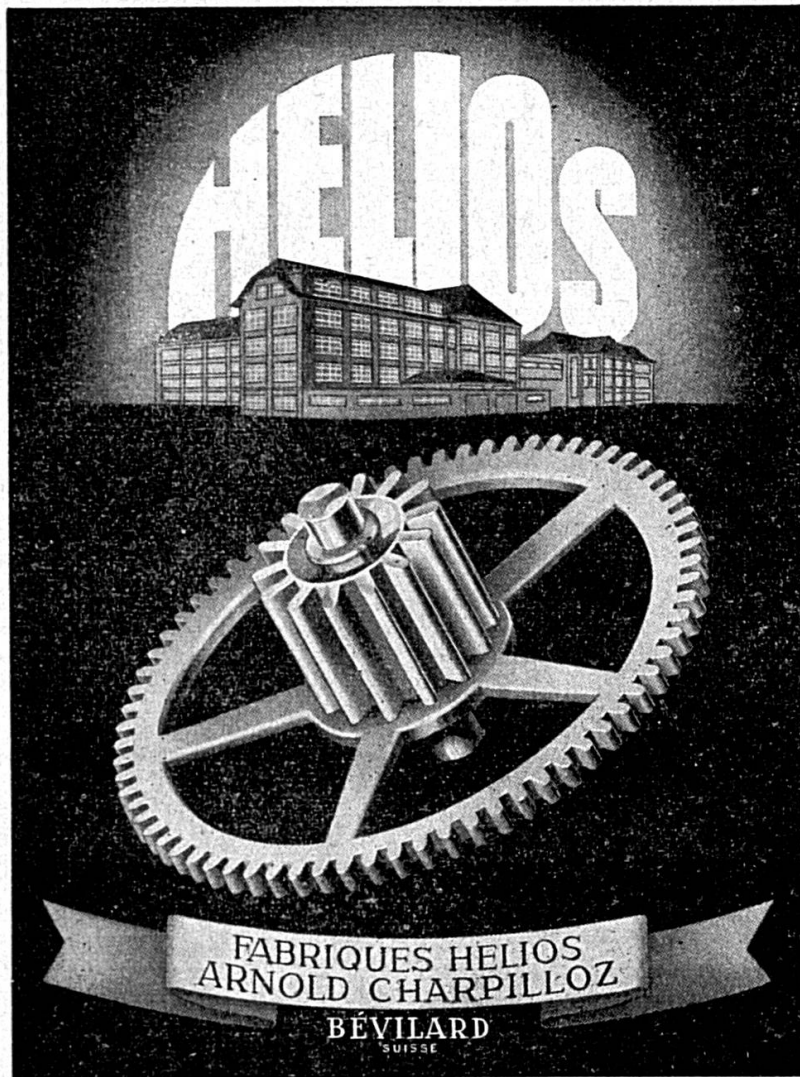
A la fin du XVIII^e siècle Bâle, centre de ralliement des voyageurs, voire de réfugiés, ou des diplomates venus d'Allemagne, de France, d'Angleterre, dont l'afflux ne cessait d'augmenter, vivait un peu au ralenti. Les industries diverses qui s'étaient installées dans ou hors ses murs faisaient preuve, certes, d'une activité remarquable et le commerce, comme le transit, y enrichissaient l'Etat et les bourgeois. Mais la dénatalité régnait et, de 1724 à 1775, cette ville de 15.000 habitants enregistra 1701 décès de plus que de baptêmes. La bourgeoisie, jalouse de ses prérogatives, refusait le permis d'établissement aux étrangers qui, nombreux, se présentaient aux portes de la ville. Pour ce qui est des touristes, ils étaient au contraire les bienvenus.

Cette entrée de la Suisse leur apparaissait d'abord comme un pays agréable, riche et fertile en toutes choses nécessaires à la vie : céréales excellentes, vin assez bon. Les environs de la ville du Rhin présentaient de belles plaines, unies, parsemées de petites maisons de campagne aux portes et volets clos pendant les jours ouvrables. C'était là que venaient se reposer les bourgeois de la cité, du samedi au lundi.

Il fallait entrer en ville avant la nuit car les portes de Bâle se fermaient de bonne heure. En payant le prix fort on réussissait, au besoin, il est vrai, à se faire ouvrir, mais il était bon de prendre la précaution de dépêcher un cavalier qui prévenait de votre arrivée. Sinon vous perdiez un temps très long à patienter au pied des remparts.

Où descendaient nos voyageurs ? « Les Trois Rois sont un des hôtels les plus agréables que je connaisse, affirme l'un d'entre eux. Le Rhin mugit au bas, à ses pieds. Le Grand Pont est devant vous. Le propriétaire se nomme Iselin. Il fait tout pour contenter sa clientèle. Le vin, la table et les lits sont excellents. » Cette maison méritait, semble-t-il, la préférence. Mais d'aucuns prétendaient que l'hôte faisait payer cher l'agrément du séjour qu'il vous offrait. Il est vrai que nos touristes n'avaient que l'embarras du choix, les bonnes auberges ne manquaient pas et les enseignes en relief, ou peintes, constituaient une décoration alléchante. Ils logèrent aux Trois Rois, au Sauvage ou à la Cigogne dont la réputation n'était plus à faire. L'hôtelier de la Cigogne traitait les étrangers « avec humanité », paraît-il.

Bâle, tout comme aujourd'hui, méritait une visite prolongée. Ses murailles, ses bastions, ses remparts réguliers et ses fossés, son grand pont, retenaient l'attention. Ce pont franchissait le fleuve et constituait une sorte de promenade publique, centre de vie et d'agitation. De là, Iffland regardait le Rhin baignant les pieds des maisons, et c'était un véritable plaisir pour lui de laisser ses propres idées s'en aller au fil des eaux. Long de cent toises ou de 250 pas communs, le pont était de bois et avait une largeur



163

A. RÖTHLISBERGER

*Scierie et commerce de bois.
Usine d'imprégnation.*

GLOVELIER

Téléphone 3 72 15

164

Depuis 1638

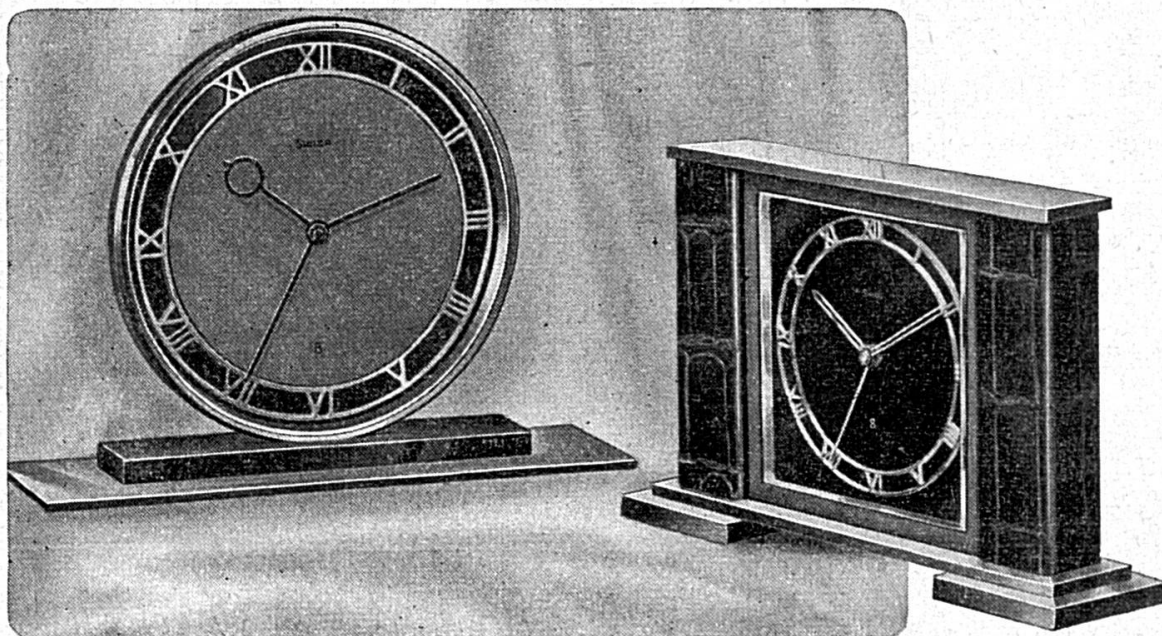


Depuis 1638

Freiestrasse 20 vis-à-vis de la poste Tél. 2 20 17

La plus ancienne pharmacie au centre de la ville.
Exécution des ordonnances de toutes les caisses maladie.
Grand stock de spécialités suisses et étrangères.

15



LOUIS SCHWAB-MOUTIER
SOCIÉTÉ ANONYME

FABR. DE BOITES DE MONTRES

Georges Ruedin
Succ. de Jaquat et Ruedin
BASSECOURT



FOIRE SUISSE

BALE

22 avril - 2 mai

1944



Eidenshain

au service de la lutte contre le chômage

de 10 pas près de Petit-Bâle et de 20 près de la grand'ville. Non loin, en aval, les chalands accostaient près de la Tour des sels et de la maison de la corporation des bateliers.

Les rues paraissaient tristes et désertes. D'ailleurs, vers 1790, elles étaient étroites et sans alignement ; les pavés pointus qui les recouvraient rendaient la marche difficile. En revanche, le service de voirie semblait bien organisé. Certains jours de la semaine, les prisonniers étaient employés à y entretenir la propreté. On les voyait, hommes et femmes, particulièrement le samedi, la chaîne au cou, balayer, traîner les tombereaux et récupérer les pavés de l'hôtel de ville.

Quant aux maisons, les unes paraissaient du haut en bas comme mortes, mais la plupart reflétaient l'aisance des citoyens. Il s'en trouvait de belles mais de construction lourde, aux façades bigarrées : porte cochère brune, entablements bleus, murailles jaunés ou violettes, jalousies et contrevents verts. Quelques-unes même présentaient de vastes tableaux historiques ou champêtres. Mais la propreté des demeures était particulièrement frappante. La chaîne, le manche des sonnettes, la serrure et la pomme des portes faits de cuivre brillaient plus que des bijoux d'or. Ces bâtiments donnaient en général l'impression d'être trop grands pour le nombre des personnes qu'ils abritaient. Dans son ensemble, la ville elle-même aurait pu contenir une population trois fois plus forte.

En cette cité et en cette fin de siècle, on était très poli et affable envers les étrangers, même envers ceux à qui les lettres de recommandation faisaient défaut. On les invitait à des repas nombreux où régnait un cérémonial qui prolongeait le souper jusqu'à 11 heures du soir. Après quoi il fallait se hâter de rentrer chez soi au moyen des attelages de louage que votre hôte mettait généreusement à votre disposition, car passé cette heure-là la police ne permettait plus aux voitures de parcourir les rues.

Il faut dire ici que les horloges de cette ville, depuis le Concile de 1451, avançaient de 60 minutes sur toutes celles des régions avoisinantes. On avait voulu par ce moyen, paraît-il, faire lever plus tôt les notabilités qui prenaient part au Concile et qui ne se pressaient pas de se rendre à l'assemblée. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les Bâlois ayant pour cette particularité un attachement tout spécial.

Les récits des voyageurs abondent en détails pittoresques et nous font vivre dans l'atmosphère qui régnait en cette cité avant la chute de l'ancienne Confédération.

Les Bâlois usaient de leur liberté républicaine pour censurer librement et « très haut la conduite et les mœurs des gens en place ». La religion dominante jouissait chez eux d'un respect très grand. Le dimanche, matin et soir, pendant la durée du culte, les portes de la ville se fermaient. Des magistrats se promenaient alors dans les rues et questionnaient les citoyens qu'ils rencontraient. Si les motifs d'abstention du prêche n'étaient pas vala-

bles, les personnes prises en faute se voyaient condamnées à une amende.

L'amour du pays n'y était pas moins vif. Les bourgeois jouissaient de privilèges considérables, l'antiquité des mœurs et le respect pour la religion se maintenaient, le climat était doux. tous ces avantages représentaient autant de motifs d'attachement à la patrie.

Mais cet amour se manifestait de façon tangible. C'était d'abord la « Société des Messieurs » qui, le dimanche pendant l'été, s'exerçait au tir à l'arbalète le long des murs de la ville, dans le stand et la place réservés à cette noble coutume. Dès l'âge de 16 ans, tout citoyen devenait soldat et se faisait porter sur les registres en cette qualité. Vêtus d'une tunique de drap vert à parements rouges, de culottes blanches, on voyait les miliciens se rassembler le dimanche et faire l'exercice. D'ailleurs, Bâle possédait un arsenal et si les armes ne s'y trouvaient pas en quantité considérable, il y régnait « une étonnante propreté ». On ne distinguait pas sur les attirails de guerre « la plus légère trace d'humidité ou de poussière ».

Bâle interdisait par des lois sévères tout ce qui touchait au luxe. Ainsi, le nombre des voitures était considérable, mais les propriétaires se voyaient contraints de les faire peindre de couleur noire. Pour la même raison les domestiques ne montaient pas derrière les véhicules. Si vous voyiez un attelage qui ne respectait pas cette prescription, vous aviez à faire à des étrangers. D'ailleurs, le Bâlois ne s'entourait pas par vanité d'un nombre imposant de domestiques. Deux ou trois servantes, dirigées par leur maîtresse, vaquaient aux soins du ménage; un ou deux valets s'occupaient des écuries et du comptoir. La gent domestique était bien nourrie, « raisonnablement payée et surtout suffisamment occupée ».

On remarquait dans la manière de vivre des citadins, comme une espèce de lutte entre l'ingénuité d'autrefois et les coutumes du siècle. Mais dans leur ensemble les mœurs anciennes restaient assez en honneur parmi le peuple, quoique les richesses amassées par le commerce et l'industrie, les voyages devenus fréquents, le service militaire étranger, l'expansion générale du luxe eussent fait sentir leur influence à Bâle comme partout ailleurs.

Il faut dire que si la menace qui venait de France — les soubresauts de la Révolution ne paraissaient pas prêts à s'apaiser — semblait assez grave pour la moralité bâloise, la vertu se maintenait en cette ville, particulièrement dans les classes sociales les plus élevées, et Bâle aurait pu en remontrer à ce sujet à bien d'autres cités. La décence et la bonne conduite, à ce qu'on pouvait en juger, paraissaient très bien observées. « L'hiver, nous dit Gauthier, les jeunes gens donnent des bals en pique-nique, où les mères ne sont point admises, à moins qu'elles ne dansent. Les hommes viennent chercher les demoiselles et les ramènent en tête-à-tête au milieu de la nuit; avec un écu ou deux, donnés aux ser-

vantes, elles leur accordaient la permission de prolonger l'entretien. Malgré cet usage ridicule, il arrive, dit-on, peu d'aventures ; ce que l'on doit aux lois, qui rendent les hommes prudents... L'on peut conclure que la prudence l'emporte chez eux sur l'amour.»

Les femmes bâloises, dont la santé florissante apparaissait dans leur teint, s'habillaient avec la plus grande simplicité et, malgré la proximité de la France, la mode ne se faisait presque pas sentir sur les bords du Rhin. Les esprits féminins, accaparés par les soucis du ménage, ne se laissaient point dérouter par la coquetterie. Le dimanche on voyait — quelques exceptions mises à part — les femmes de tous âges sortir de l'église vêtues de soie ou de laine noire et portant sur la tête des coiffures sans prétention. Plusieurs d'entre elles même passaient tête nue et « leur maintien modeste était aussi simple que leur ajustement ». Les personnes d'un rang élevé — qui aveuglément s'attachaient au passé ou cherchaient un moyen de se rendre populaires — portaient encore le costume bâlois. Mais chez les riches commerçants, tout comme chez d'autres habitants, les habitudes et les toilettes françaises conquièrent peu à peu la faveur du public et ces progrès se manifestèrent surtout pendant les dix dernières années du siècle. Ceci découlait des rapports fréquents qui s'étaient établis entre les deux régions voisines.

Quand les magistrats se réunissaient à l'hôtel de ville, on les y conduisait en carrosse tendu d'étoffe noire. Le protocole restait à l'honneur et le bourgmestre en fonction portait le titre de : très gracieux, très sage, très exact, très prévoyant Seigneur. Le bourgeois lui-même, ne voulant partager avec d'autres ni ses droits ni les avantages dont il jouissait, manifestait envers les étrangers trop intéressés une indifférence flegmatique significative qui se changeait en opposition violente contre ceux qui cherchaient à s'établir à demeure en ville. Les droits de bourgeoisie, les places honorifiques, le commerce libre et les industries formaient une chasse gardée. L'esprit corporatif, perpétuellement ranimé, en défendait l'accès. Indépendamment d'une certaine raideur qui n'allait pas jusqu'à la méfiance — même vis-à-vis de l'étranger — le Bâlois se montrait plutôt gai et ouvert en société et nullement insociable. On trouvait plus fréquemment chez lui cette politesse et cette hospitalité par lesquelles les citadins des riches places de commerce cherchaient à se distinguer. L'esprit mercantile et une attitude austère prenaient, il est vrai, la place prépondérante dans bien des familles, mais on rencontrait en compensation, parmi les commerçants, des caractères de valeur et des esprits cultivés.

En 1790, les émigrés français, fuyant les excès de la Révolution, s'ajoutaient à la population indigène. Jamais un tel nombre ne s'était vu à Bâle, disait-on, et cet afflux commençait à inquiéter la république dont la situation, à l'extrême frontière, semblait engager les révolutionnaires à venir réclamer les têtes qu'ils avaient proscrites.

Dans Gauthier, une Française s'indignait de ce retour à la barbarie. « C'est au XVIII^e siècle, disait-elle, que des êtres faibles, sans défense, ont été obligés de fuir la société pour laquelle ils étaient nés, pour conserver leur vie. Ces faits, consignés dans l'histoire, ne trouveront pas à la troisième génération qui veuille y ajouter foi. »

Elle ne pouvait, hélas ! prévoir ce que serait notre époque, à nous.

Mais il est temps, je crois, de quitter la cité du Rhin. Son charme pourrait nous retenir encore bien longtemps et nos voyageurs, d'ailleurs, poursuivirent leur chemin. Nous leur tiendrons compagnie.

La Vallée de la Birse .

Au départ de Bâle, deux routes leur permettaient de gagner Bienne : celle du Hauenstein — la plus ancienne — et celle de la vallée de la Birse qui, depuis plus d'un demi-siècle, offrait des commodités de voyage dans des sites moins connus, mais dignes d'admiration. Plusieurs de nos voyageurs, curieux de voir de leurs propres yeux des contrées dont on vantait déjà le charme au loin empruntèrent cette voie nouvellement ouverte ou, pour mieux dire, aménagée en vue d'un trafic important.

Pour se déplacer à son gré il fallait alors louer une voiture avec cocher et chevaux. On payait pour cela de 5 florins 30 kreutzer à 6 florins par jour, pourboire compris et l'attelage — à deux chevaux pour ce prix — était vôtre pour toute la durée du trajet convenu. On roulait ainsi pendant 10, 12 ou 15 heures journallement. Avec la serviabilité du cocher, on poussait jusqu'à 14 heures et plus même. A titre de comparaison, disons que de Bâle à Bienne le trajet demandait 17 ½ h. environ. L'état du chemin, cela va sans dire, jouait son rôle dans la longueur de l'étape. En Suisse, il était d'usage de payer également les voitures qui rentraient à vide; au retour, une espèce de combinaison de voyage circulaire supprimait donc ces dépenses, sans profit pour qui supportait les frais de déplacement.

Celui qui ne désirait pas avoir son véhicule particulier trouvait souvent des voitures sur leur chemin de retour et quelquefois aussi, mais plus rarement, des chevaux sans voiture qui revenaient à leur lieu de stationnement habituel. En plus de cela, il restait la possibilité de prendre la diligence qui, deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, courait des bords du Rhin à Bienne en un jour. Le prix de votre place était modique : 12 livres de France, et il suffisait de s'adresser à Bâle, « à la Cigogne ». Il est vrai qu'alors les arrêts en cours de route ne permettaient guère de muser et de jouir à sa guise des beautés du paysage.

Quand Iffland, qui avait quitté Mannheim le 18 mit pied à terre à Bâle, au matin du 21 mars 1792, plusieurs cochers qui s'en retournaient à Berne lui offrirent leurs services. Mais il fit

un accord avec le postillon bâlois Louis pour tout un voyage dans l'Evêché de Bâle et en Suisse. L'arrangement convenu ayant fixé à 6 florins par jour les honoraires du cocher, il n'était plus nécessaire de s'occuper ni des dépenses de l'homme, ni de celles de ses chevaux. En effet, Iffland ne vit jamais, sur ses notes d'auberge, un supplément pour ces frais-là. Louis, — autre avantage — parlait le français et un allemand « compréhensible », ce qui, aux yeux de son client qui craignait les dialectes suisses, représentait un privilège appréciable.

Iffland, comme l'avait fait Bridel quelques années avant lui, quitta les bords du Rhin par la porte qui, parmi les sept que comptait Bâle, offrait les souvenirs les plus beaux et les plus nombreux pour l'histoire nationale : la porte de l'Evêché.

En effet, au début de cette vallée qui nous conduira à Pierre-Pertuis en suivant les méandres de la Birse, puis à Bienne en descendant le cours de la Suze, non loin de la ville, s'élevait la colline de St-Jacques couverte de vignes dont on tirait le fameux « Schweizerblut ». Une fois par année, tout bon Bâlois allait boire du vin rouge de St-Jacques pour honorer la mémoire des héros des temps passés. C'était de ce vin également que versaient les membres de la Société helvétique lors de leurs réunions d'Olten pour lever leur coupe à la santé des « amis de la Patrie ». La plaine de St-Jacques servait également de champ de manœuvres, chaque printemps, à la compagnie franche qui recrutait les jeunes citoyens bâlois. On voulait par là, avant d'élever en ce lieu un monument de pierre, inculquer aux nouvelles générations les vertus dont cette terre avait été témoin.

Tous les voyageurs convenaient que les vues des environs de Bâle étaient en général « gracieuses et variées ». D'aucun côté, précisaient certains d'entre eux, elles ne paraissaient plus pittoresques qu'en suivant la route de Münchenstein.

Cette route, nous devons l'abandonner avant le passage de la Birse et continuer en direction de Reinach. Près de Neuwelt — ce « hameau » d'alors devait son nom à sa situation isolée — le canal qui se détache de la Birse faisait mouvoir, avant d'entrer en ville, le moulin de Brügglingen, la foulerie de St-Jacques, puis pénétrait dans la cité près de la porte St-Alban. Des forges, des moulins et des papeteries avaient encore recours à sa force. Aux abords de Reinach, la nature n'offrait rien de saisissant ou de grandiose, mais le voisinage des ruines ou des châteaux historiques, la culture des champs, les bosquets et les massifs feuillés, les teintes du paysage constituaient un attrait auquel nos touristes ne restaient pas insensibles.

« A mesure qu'on avance, on voit s'étendre un riant amphithéâtre de plaines, de collines et de montagnes cultivées ou boisées ».

Münchenstein, Arlesheim et Dornachbrugg ont été laissés à notre gauche. Mais la visite de ces lieux valait bien un petit détour. Le voyage ne s'en trouvait allongé que d'une demi-lieue

et les chemins n'étaient pas moins bons que la grand'route qu'on retrouvait après Reinach. Certains de nos hôtes, dans leurs pérégrinations, n'hésitaient pas et prenaient franchement cette rive droite de la Birse. La chaussée reconstruite de Bâle jusqu'au pont de Münchenstein, peu de temps avant 1778, faisait l'éloge de ceux qui en avaient eu le soin car on la disait une des plus belles. Münchenstein, un antique château, devenu la résidence du bailli, protégeait tes maisons ; Arlesheim, siège du chapitre cathédral de Bâle, à cause de ton jardin anglais si vanté et de l'affable réception qu'y réservaient les hôtes, tu étais devenu le but de promenade des officiers français de la place forte d'Huningue et des nombreux étrangers de passage à Bâle ; quant à toi, Dornach, ton nom figurait depuis longtemps dans l'histoire mais tu devais encore, avant la fin du siècle, voir des ennemis dans tes murs et tomber ton château.

« En 1798, quand l'armée française somma Dornach de se rendre, son gouverneur, ancien officier suisse, qui ne manquait ni de présence d'esprit ni de courage, avait avec lui un sergent, sept soldats et un tambour. Il ordonne au tambour de battre la caisse, presque sans cesse, tantôt à une extrémité du château, tantôt à l'autre, commande un feu bien nourri, puis demande à parlementer. On lui accorde de sortir avec tous les honneurs de la guerre ; l'armée de siège prend les armes, se range en bataille, et le gouverneur sort précédé du tambour et suivi du sergent, les soldats ayant trouvé moyen de prendre la fuite. Le général français se crut joué ; furieux, il fit conduire l'officier dans les prisons d'Huningue ; mais deux jours après il le relâcha, se vengeant, sur le château qu'il incendia, d'une mystification acceptable en bonne guerre ».

Mais refranchissons la Birse. Dornachbrugg en commandait le passage. C'était un hameau aux habitations rustiques groupées sur la rive droite. Une tour carrée, puis un pont massif de 50 pas de longueur, deux arches de pierre dominées par la statue de Saint Jean Népomucène, enfin la Birse qui, peu après le pont, se précipitait à grand bruit sur des roches schisteuses, voilà le décor. Münchenstein-Arlesheim : une demi-lieue ; Arlesheim-Laufon : encore trois lieues. Les voitures, après avoir repris la route ordinaire, passaient à Aesch. Le bailli du prince-évêque venait, de Zwingen, une fois par semaine rendre la justice au château situé sur la Birse. On accédait à ce manoir par un pont jeté sur la rivière et par une entrée taillée dans le rocher.

Iffland, remontant la vallée le 22 avril 1792, fut accablé ici par une bande de mendiants qui, malgré le temps affreux, suivirent sa voiture avec une obstination sans exemple.

Plus loin, la vallée se resserrait. A partir de cet endroit, et sans jamais s'éloigner de la Birse et de la Suze, la route qui va de Bâle à Bienne traverse plus de 14 lieues de gorges, toutes ayant un cachet particulier.

Angenstein, debout en sentinelle sur son rocher, veillait

déjà sur ce premier défilé du Jura tandis que son voisin, Pfeffingen, vaste tour écroulée, lui avait depuis peu de temps passé la consigne. Ce castel n'étant plus habité, les pans de murs croulaient dans les fossés et le temps accomplissait son œuvre. Herrliberger cependant, au milieu du siècle, avait encore vu la construction debout, avec ses ponts-levis. A quelque distance de là, des mesures marquaient seules l'emplacement du château de Berenfels.

Quoique debout, Angenstein laissait voir toutes les marques d'une décadence prochaine, et seuls les peintres en tiraient encore profit. Une passerelle de bois, exigüe, enjambant la rivière, avait remplacé le système à bascule d'autrefois et un sentier, serpentant dans le roc, donnait accès à la place. Déjà le toit pointu qui — dans les gravures de Mérian — figurait sur le donjon, avait disparu. Pour sauver Angenstein il fallait y envoyer des ouvriers. La fin du XVIII^e siècle les y amena avec le nouveau propriétaire et, cinquante ans plus tard, le luxe intérieur y florissait.

A mesure que nos voyageurs s'avançaient dans le Jura, le paysage devenait plus pittoresque. Grellingue, c'était pour eux une cascade de la Birse blanche d'écume, et de « rustiques bâtiments », propres à tenter l'amateur de tableaux agrestes. Laufon, une petite ville carrée, environnée de remparts assez réguliers. Elle n'avait rien de remarquable, sinon sa cascade, au-dessus de laquelle on avait bâti un pont de bois couvert.

Quand Iffland arriva à Laufon, il descendit à la « Couronne », en dehors des murs, malgré l'insistance de son cocher qui lui recommandait le « Bœuf », en ville, et malgré la renommée dont jouissait le « Soleil », cité par Bridel comme la meilleure auberge de l'endroit. Mais notre voyageur préférait avoir sous les yeux un site naturel plutôt qu'une agglomération. Il n'eut d'ailleurs pas à se repentir de son choix car l'aubergiste et tout son monde s'occupèrent à rendre agréable le séjour de l'étranger. Et puis, derrière la maison, la galerie du « Bœuf » donnait en face de la chute de la Birse. Tout répondait au mieux aux désirs de notre hôte qui se rendit sur le pont couvert pour admirer de plus près les flots tombant sur les rochers.

Laufon devait sa prospérité toujours croissante au grand passage de marchandises qui s'y faisait. Au delà de la ville, on entraît dans de nouveaux défilés, fait de « rochers admirables, dont la variété attire l'attention de l'observateur sur l'existence et la toute puissance du Créateur ».

De Laufon à Delémont, la course était de trois lieues et demie. Le pays changeait et devenait plus rude. Près de la verrerie, la nature avait formé comme un bastion dont la régularité, l'aspect gigantesque, frappaient l'imagination des excursionnistes. Liesberg n'était qu'un hameau et, dans les environs, des grottes naturelles servaient alors d'abri au bétail en temps de pluie ou de canicule. Quant au manoir des comtes de Soyhières,

il passait pour le complément de celui du Vorbourg dont les seigneurs, autrefois maîtres absolus du passage, « pouvaient ouvrir ou fermer la vallée à leur gré et écraser à coup de pierres une armée entière dans cet étroit défilé ».

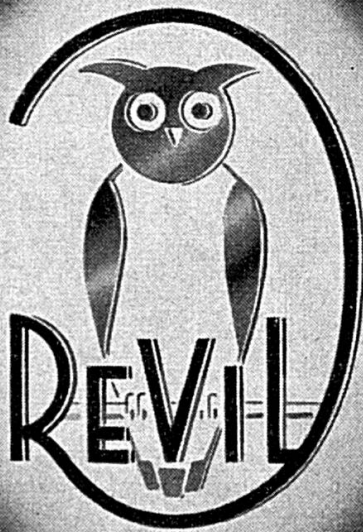
Ajoutons que ces vestiges des temps anciens ne suggérèrent pas à tous nos hôtes des pensées aussi macabres, car d'autres auteurs, après la Révolution, virent dans ces ruines un charme de plus qui s'ajoutait à ceux que leur offrit cette contrée.

Soyhières, limite des langues, méritait aussi un petit commentaire. En aval, on découvrait — paraît-il — les traces de la domination germanique, « plus fière et plus turbulente », tandis qu'on retrouvait en amont « les restes du gouvernement plus doux mais plus faible des Francs et des Bourguignons »... Pour la Suisse, la diversité des langues paraissait préjudiciable à Bridel au point de vue politique. Il est vrai que les liens qui unissaient alors entre eux les divers cantons de l'Helvétie dissimulaient une faiblesse de cohésion qu'allait révéler l'assaut des troupes françaises en 1798. « S'il n'y avait qu'une seule langue de Constance à Genève, écrivait Bridel, cela donnerait plus de consistance à la Confédération générale en rapprochant davantage et les États et les individus. Car, dans toute la Suisse française, il semble que l'amour de la patrie ait moins d'énergie, que le caractère national perde de ses traits mâles et distinctifs, et que pour les usages, les modes, la littérature, la façon de penser même, on soit devenu les imitateurs ou plutôt les singes de ses aimables et frivoles voisins ».

Ces digressions sur un sujet de linguistique furent suggérées à un patriote par la situation particulière de l'Évêché de Bâle. Or, dans sa critique, il ne fit aucune différence entre ce qui s'appliquait aux cantons suisses et à la principauté épiscopale. S'il unit mentalement celle-ci à ceux-là voulut-il prédire que cet Evêché serait non seulement le trait d'union mais la soudure nécessaire entre Bâle et les terres romandes ? Son ouvrage porte la date de 1789 et le jour que cet écrit jette sur une mentalité particulière révèle certaines analogies avec une autre que nous avons aussi connue.

Après Soyhières, et après la cluse si resserrée que domine la chapelle du Vorbourg, s'ouvre à votre droite la vallée de Delémont, à gauche le val Terbi. La ville, qui renferme des vestiges d'autrefois, s'est assise entre les deux et regarde œuvrer à ses pieds l'artisan, l'ouvrier et le laboureur. On compte plus de vingt villages dans cette vaste dépression dont un officier à la solde du roi de Prusse avait déjà, vers 1740, vanté l'aspect riant et le charme du paysage. Mais cette vallée, environnée de montagnes « couvertes de chalets et de troupeaux », était connue surtout à cause de l'excellence du fer qu'on en extrayait. Ce fer, dont on avait forgé les fusils du régiment d'Eptingen au service des rois, allait encore servir à forger des armes pour l'Empire.

*Fahrrad
Beleuchtungen*



sind besser.

**DIE
METALLWARENFABRIK A. G.
RECONVILIER (SCHWEIZ)**

**LIEFERT AUSSER FAHRRAD-BE-
LEUCHTUNGEN WEITERE BESTAND-
TEILE FÜR DIE FAHRRAD-INDUSTRIE**

Stand N° 2645

Halle N° IX

Chaux

pour blanchir et désinfecter
les étables, etc.

pour améliorer les terres
décalcifiées,

pour préparer la boullie
bordelaise

pour fourrager (carbonate
de chaux fourrager)

**Fabrique de chaux
St - Ursanne (Jura)**

Tél. 5 31 22

166

1891 - 1941

*Un demi-siècle
d'expérience horlogère*

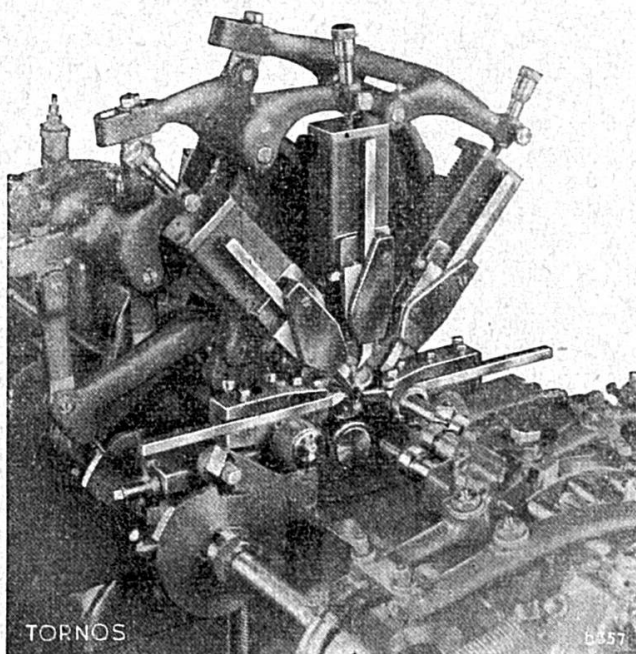


Les montres idéales pour le sport
et le service militaire.

Les montres imperméables et
tous les autres modèles Cyma-
Tavannes sont en vente chez les
horlogers concessionnaires.

**Tavannes
CYMA**

167



Tours

automatiques
à décolleter

de très haute
précision

USINES TORNOS S. A.
MOUTIER **FONDÉES EN 1880**

170

Delémont

Delémont — un millier d'habitants à cette époque-là — ne présentait pas aux yeux des visiteurs venant par la route de Bâle une importance digne d'un indispensable arrêt. Non ! Sans pénétrer dans la bourgade on pouvait d'ailleurs, depuis 1748, passer de Soyhières à Courrendlin par « le pont de la scierie » et le chemin rural qui lui faisait suite. Pont et chemin dataient du règne de Guillaume de Rinck. Il faut dire aussi que Delémont était une agglomération bien petite, mais propre et joliment bâtie. Les rues, par leur régularité et leur bel entretien, produisaient une agréable impression. Ces « Messieurs de la ville » les avaient fait paver au cours des années 1724-25, par ordre de leur prince. Une seule source, qui jaillissait à 200 pas de la porte fournissait l'eau nécessaire à l'alimentation de nombreuses fontaines et à la mise en marche de plusieurs « rouages ». Delémont avait une société choisie et « du meilleur goût, parmi laquelle on comptait des gens de la plus haute naissance ». Les étrangers qui s'arrêtaient dans la cité ne pouvaient que louer la politesse et l'hospitalité du bailli. Quant à la population elle-même, elle paraissait aimer la simplicité et préférait « la culture de la terre à celle des belles-lettres ».

Cette bonne ville servait également de résidence aux chanoines venus de Moutier-Grandval. Mais la Révolution ternit le charme de ce séjour. Les Français s'emparèrent de ce chef-lieu de bailliage et, dès 1795, une soldatesque déchaînée y commit toutes sortes d'excès. Quand l'orage fut passé : « Delémont semble fait pour la dignité d'un chapitre de chanoines, — dit un voyageur de passage chez nous —, dans ses rues si paisibles, si larges, si remplies d'air et de lumière, j'aime mieux voir une soutane qu'une giberne ».

Delémont, ton peuple de petits artisans, de commerçants et de laboureurs, ne connut que très tard le rythme de la vie industrielle. L'introduction de l'horlogerie, tentée « dans un but d'utilité publique » vers 1845, fut qualifiée d'« œuvre extrêmement difficile » et n'aboutit pas, malgré les sacrifices importants consentis à cette époque-là. L'acclimatation ne devait se faire que lentement.

Les gorges de Moutier

En reprenant le cours de la Birse, nos voyageurs avançaient en direction de Moutier. Si les martinets et les forges de Courrendlin, la verrerie de Roches, ne leur semblaient pas mériter autant d'attention que les gorges elles-mêmes, ceci ne veut pas dire que l'activité des hommes en ces lieux n'était pas importante.

L'exploitation des nombreuses mines de fer constituait un des grands revenus des princes-évêques et l'alimentation des forges de Courrendlin nécessitait la fabrication d'une importante quantité de charbon de bois tiré des forêts situées dans le voisinage. Et les flots de la Birse travaillaient comme les hommes.

Les flammes, le bruit, l'éclat du métal en fusion, la multiplicité des opérations et la singularité des procédés faisaient de la production du fer un spectacle bizarre.

Au delà, la vallée de Moutier n'avait encore, il y a 100 ans, « aucune industrie ». Mais la nature méritait à plus d'un titre les éloges et les exclamations des touristes. Le trajet Courrendlin-Pierre-Pertuis était célèbre et, pour en jouir, les voyageurs mettaient quelquefois pied à terre pour faire la course à pied, tandis que leur cocher les avançait avec la voiture.

« Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval : c'est d'aller à pied », avait écrit J.-J. Rousseau peu de temps auparavant. Nos hôtes, dans l'étape des gorges, semblaient vouloir expérimenter ce qu'avancait le philosophe et Goethe lui-même, qui traversa cette contrée à cheval, revint en piéton sur ses pas, pour goûter encore une fois l'émotion profonde et le plaisir que causaient, « pour un esprit attentif », les masses rocheuses crevassées par les eaux. Une chose paraît certaine : le spectacle des rochers à pic, des flots écumants et de la végétation accrochée dans les failles produisait un effet que nous avons de la peine à comprendre aujourd'hui, tant l'émotivité de ceux qui essaient de rendre leurs impressions dépasse la nôtre par sa grandeur. Iffland, à la pensée que le mauvais temps pourrait l'empêcher de jouir de ce spectacle n'en dormit pas !

« Avec souci et inquiétude je me demandais ce que serait le temps le jour suivant. Ne devais-je pas admirer les beautés de la vallée de Moutier ? Ces beautés pour lesquelles je m'étais réjoui si profondément ! En cas de pluie, de vent ou de brouillard, mon plaisir était d'avance compromis. Cette inquiétude me causa une nuit agitée, triste et presque sans sommeil. Le 23 mars, au matin, j'eus la satisfaction de voir un ciel plein d'espérances. Après Delémont, j'admire pour la première fois des beautés naturelles telles que je n'en avais jamais rencontrées de pareilles. J'étais profondément saisi. Je pensais — c'était mon sentiment — que je devrais avoir des yeux plus grands pour saisir tout ce qui se présentait à ma vue ».

En aval de Moutier, Herliberger disait que la vallée était faite de rochers surplombants, de gouffres, de grottes d'aspect terrifiant et que ces contrées causaient l'épouvante chez les voyageurs. Iffland ne ressentit pas cette crainte, mais ne put s'exprimer autrement qu'en un acte de foi :

« Des massifs de rocs perpendiculaires et ininterrompus dans leur masse se dressent si haut dans le ciel qu'on a de la peine à les voir. Touchant aux nuages, un dôme, fait de sommets comme tenus en suspens, surplombe des cavités. De tous les côtés, des ruisseaux tombent des rochers et coulent dans la rivière, parmi les blocs, les troncs et les éboulis. L'œil doit renoncer à tout saisir. Le spectateur ressent son néant et la toute puissance de Celui qui, ici, a prononcé cette parole : Que le monde soit ! Que sont les colonnes, les temples que nous admirons, par rapport

à ce que nous voyons ici. Quelle grandeur, quelle majesté ! On voudrait ne pas se souvenir de la capacité de production de la main humaine. Quand on est ainsi plongé dans ces pensées, au milieu de ces merveilles, on respire à longs traits l'air pur et limpide. Comme il est doux alors de se laisser conduire de l'étonnement et de la vénération à la bienfaisance, à la paix et à l'attendrissement. Quelles pensées sur les hommes — sur la valeur des hommes, leur grandeur et leur utilité — se pressent ici dans l'âme, se suivent, changent et finalement unissent toutes ces impressions en une seule : un Dieu existe, un Dieu bon et grand. Ceux qui voudront combattre ce sentiment n'y parviendront pas, celui-ci s'imposera à eux malgré tout. »

Sensations les plus neuves et les plus extraordinaires, fragments d'un monde démolé, majestueux entassements des décombres d'une création bouleversée par quelque catastrophe supérieure à tout ce que l'on peut imaginer, voilà les termes qui furent appliqués aux gorges de Moutier. Si Goethe puisa en cet endroit des impressions de « calme et de grandeur », Bridel qui, volontiers, se laissait gagner par des considérations d'ordre tactique, prétendait qu'en pénétrant dans les défilés prévôtois on s'imaginait sans peine que le Créateur avait voulu « donner en grand le modèle des plus formidables fortifications », car de part et d'autre des bastions taillés à même la roche dominaient la route à des hauteurs « effrayantes ».

Suite et fin au prochain numéro.

Liste des exposants du Jura bernois et de Bienne

	Groupe
Bévilard : Schäublin-Villeneuve Ch., <i>machines-outils</i>	13
Bienne : Aloxyd S. A., <i>oxydation anodique de l'aluminium</i>	14
Alpina Union Horlogère S. A., <i>horlogerie</i>	6
Auto-Doppik-Buchhaltung, A. Kohler, <i>comptabilité sans report</i>	2
Bleuer G., <i>outils pour garçons</i>	16
Boillat Frères S. A., <i>horlogerie</i>	6
Burger & Jacobi S. A., <i>pianos</i>	8
Cosmos S. A., R. Schild & Cie, <i>cycles</i>	14/15
Cuanillon & Co., <i>horlogerie</i>	6
La Générale, S. A., <i>horlogerie</i>	6
Clycine S. A., <i>horlogerie</i>	6
Harab S. A., <i>rasoirs</i>	9
Hauser S. A., Henri, <i>Machines-outils</i>	13
Heuer & Co., Edouard, <i>horlogerie</i>	6
Kranck A., Adeka A. D. K., <i>machines-outils</i>	13
Lévy R.-R., <i>manufacture de houppes</i>	4
Mido S. A., <i>horlogerie</i>	6
Notz & Co. S. A., <i>machines pour entrepreneurs</i>	16
Octo S. à r. l., <i>horlogerie</i>	6
Omega S. A., Louis Brandt & Frère, <i>horlogerie</i>	6

Biemme :	Perrot S. A., <i>appareils de projection cinématographique</i>	14
	Pierce S. A., <i>Manufacture des montres et chronographes</i>	6
	Recta S. A., <i>horlogerie</i>	6/8
	Sport S. A., <i>cycles</i>	15
	Torriani Ch. & Cie, <i>marbrerie et travail de la pierre</i>	16
	Tréfileries Réunies S. A., <i>fournitures industrielles</i>	14
	Tripet Alb., <i>machines</i>	13
	Universo S. A., 4, Charles Fuchs, <i>pièces découpées</i>	14
	Vadi Fernand, <i>pansements</i>	9
	Wyler S. A., <i>horlogerie</i>	6
Wyss René & Co. S. à r. l., <i>outils</i>	14	
Courfaivre :	Condor S. A., <i>cycles</i>	15
Court :	Bueche-Rossé H., <i>horlogerie électrique, rasoirs</i>	9/11
Delémont :	Four Electrique, S. A.	11
	Schoppig Ch., <i>plumes et duvets</i>	7
Evilard :	Allemand Samuel, <i>presses excentriques</i>	13
La Heutte :	Zila S. A., <i>horlogerie</i>	6
Laufon :	Aluminium Laufon S. A.	14
	Cueni & Cie, <i>industrie de la pierre</i>	16
	S. A. pour l'Industrie céramique ^e	16
	Spinnler S. A., E., <i>confection ouvrière</i>	4
	Scheidegger S. A., <i>articles en liège</i>	10
	Tonwarenfabrik Laufen A.-G., <i>briqueterie et carreaux céramiques</i>	16
Malleray :	Charpillot Daniel, <i>outillage, décolletage</i>	14
Moutier :	Bechler André, <i>machines-outils</i>	13
	Perrin Frères S. A., <i>machines-outils</i>	13
	Petermann Jos., S. A., <i>machines-outils</i>	13
	Sauvain M., « Atelier Alin », <i>porcelaines d'art</i>	1
	Usines Tornos S. A., <i>machines-outils</i>	13
	Burkhalter & Studer, <i>machines-outils</i>	13
Neuveville :	Stucki Paul, <i>vins</i>	18
Porrentruy :	Hélios S. A., <i>horlogerie</i>	6
Péry :	Nisus S. A., <i>horlogerie</i>	6
Petit Lucelle :	Usines Bru-Bu S. A., <i>pipes et articles de sport</i>	8
Reconvilier :	Fonderie Boillat S. A., <i>métaux non ferreux</i>	14
	Fabrique d'articles en métal	14/15
	Société Horlogère Reconvilier Watch Co.	6
	Horlogerie électrique S. A.	11
St-Imier :	Compagnie des Montres Longines, Francillon S. A.	6
Sonceboz :	Société Industrielle de Sonceboz S. A.	11/14
Tavannes :	Luxfar S. A., <i>éclairage pour cycles</i>	15
	Tavannes Watch Co S. A.	6
Tramelan :	Record Watch Co. S. A.	6
	Silvana S. A., <i>horlogerie</i>	6
	A. O. M. P., <i>machines</i>	13
Villeret :	Minerva Sport S. A., <i>horlogerie</i>	6